

ARLETTE COUSTURE

Chère
Arlette

ÉMILIE BORDELEAU OVILA PRONOVOST BLANGHE
PRONOVOST HENRI DOUVILLE NAPOLEÓN FRIGON
CHARLOTTE BAUMIER MARIE-LOUISE LAROUGHE
ÉLISE LAUZÉ CÔME VANDERSMISSEN EUGÉNIE

ARLETTE COUSTURE



ÉMILIE BORDELEAU OVILA PRONOVOST BLANCHE
PRONOVOST HENRI DOUVILLE NAPOLÉON FRIGON
CHARLOTTE BAUMIER MARIE-LOUISE LAROUCHE
ÉLISE LAUZÉ CÔME VANDERSMISSEN EUGÉNIE

Libre  Expression

Une société de Québecor Média

*Pour André Bastien,
première personne à avoir cru en mes mots,
à m'avoir repêchée, première personne
à devenir mon ombre bienfaitrice,
œil derrière et devant toutes mes pages.
Pour tout cela, André, un merci en bold 24 points,
et un merci encore plus grand de m'avoir incluse
dans le giron de ton indéfectible amitié.*

*À la mémoire de Catherine Levert-Bastien,
ta fille, que tu as menée avec tendresse
aux portes de la fierté, du plaisir et de la joie de vivre.
Elle a affiché pendant des années
ce sourire qui nous accueillait
en arrivant aux Éditions
et nous manifestait sa complicité.
Elle nous manquera certes à tous.*

*À la mémoire de Réginald Martel
qui s'est éclipsé la tête bourrée de culture,
de mots et d'histoires. Contre toute attente,
nous avons découvert que son père, médecin,
avait été le patron de ma mère,
infirmière, en Abitibi.
Nous avons tout juste eu le temps de nous revoir
pour nous régaler de cette amitié quasiment secrète.*

AVANT-PROPOS

Trente ans. Incroyable. Il y a plus de trente ans, je travaillais à un livre qui s'est révélé exutoire, loisir et paratonnerre contre les aléas de la vie.

Les fins de semaine, les soirs où je n'avais pas de cours, les vacances... tout le temps. Loisir à plein temps envers et contre tout, malgré la défaillance de ce corps qui m'avait pourtant si bien servi.

J'ai terminé *Les Filles de Caleb* en portant un cache-œil, l'ordinateur de 1984 m'étant contre-indiqué. Tant pis, je voulais terminer.

Le reste est la plus belle histoire qu'un auteur puisse entendre.

Je me suis donc demandé comment il m'était possible de remercier un livre. Il faut l'avouer, il m'a menée loin dans l'onirisme. J'y ai pensé pendant près d'un an. Encore une fois, ce sont mes personnages qui m'ont inspirée.

Sans se concerter d'aucune façon, ils m'ont écrit, qui pour me dire son bonheur, qui pour

me parler de sa mort trop hâtive, qui pour me vilipender.

Dix lettres inattendues, étonnantes... écrites comme pouvaient le faire les personnages, Émilie, Napoléon, Ovila, Blanche, Douville ou Côme...

Ohhhh... le bonheur de les retrouver, autrement, différents et ailleurs.

Arlette Fouatier

21 décembre 1992

Chère petite-fille,

J'ai quitté ce monde bien avant que tu n'y arrives. Tu fais partie de cette cohorte de petits-enfants dont, jusqu'à ma mort, j'ai ignoré l'existence. Dommage. J'aurais aimé vous connaître, non pas tant pour vous bichonner, mais bien pour voir s'il y avait encore chez vous de moi et d'Ovila.

J'ai aimé cet homme à la folie, mais à y repenser, je ne crois pas que nos folies se soient fréquemment rencontrées. Je dirais qu'elles se sont à peine croisées. Je m'interroge maintenant sur les raisons qu'il avait de me demander en mariage si ce n'est pour m'enlever à quelque soupirant. Au moins tu auras compris que le grand perdant aura été Henri Douville, le cher homme.

Encore maintenant, je crois avoir rêvé quand je repense à Ovila. Il était grand, beau et indépendant. C'est peut-être ce qui m'attirait. Je n'avais qu'un désir, le faire chuter dans mes filets tendus à tous les coins de sa vie, depuis l'école jusqu'aux chantiers.

Dans la paroisse de Saint-Tite campagne, il n'y avait pas beaucoup d'hommes d'aussi beau que lui, hormis son frère Ovide. Nous n'avions que deux ans de différence, mais j'aurais aimé que tu lui voies le regard, les cuisses et le postérieur. Quant à ce que ses vêtements cachaient, pendant longtemps j'étais la seule à pouvoir y accéder. Il s'était fait des épaules carrées et puissantes à force de bûcher. Il avait un corps qui ressemblait à ceux des ouvriers de la fin du XIX^e ou du début du XX^e siècle, je dis bien qui ressemblait. Si j'osais, je dirais qu'il était encore plus beau que le David de Michel-Ange, dont mon bon Henri m'avait montré une photographie. Tu sais que, même maintenant, ces pensées impudiques – Henri aurait dit lubriques – me troublent. Je suis un peu effrontée de parler de son corps puisque ce n'est ni de mon âge, ni de ma génération. Le fait est que c'est quand même la première chose qui nous saute aux yeux, tu en conviendras. Je peux t'avouer, maintenant que je sais que tu as deviné beaucoup de nos secrets, que je ne cessais de nous trouver des occasions d'être ensemble. La crèche de Noël aura été la première. Je regardais toutes les filles qu'il pouvait zieuter et je voyais bien qu'Ovila était une espèce de coq. Donc, à mon goût, il était le plus beau de la paroisse, peut-être pas le plus attentif ou le plus serviable, mais le plus beau, c'est certain.

Il était impossible que nous nous fréquentions et je me disais toujours que cette situation pouvait tuer tout ce qui pourrait arriver entre nous. Plus grands les difficultés et les interdits, plus je me cassais la tête à me demander si je n'étais que la maîtresse d'école. Il y avait, parmi mes élèves les plus âgées, des filles plus minces et plus jolies que moi. Des filles de cultivateurs prêtes à prendre le vieux bien sans se poser de questions. Moi, je m'interrogeais. Je voulais être autre chose qu'une femme de cultivateur. Jamais, au nom de mes principes, je n'ai jaloué une de mes élèves, et il y en avait qui ne se gênaient pas pour le reluquer ou lui faire de l'œil. Je voyais tout, mais il me fallait être aveugle et je n'avais pas encore dix-sept ans. Il m'était très difficile de ne pas tenir mon rôle d'aînée, de m'empêcher de dire « Pas touche, ce sera le mien ».

Puisque tu sembles t'être intéressée à moi, je ne cacherai pas qu'Ovila m'avait appris que, quoique j'aie toujours été un peu trop en chair, il trouvait cette chair appétissante. Ça me consolait en pensant à ces belles greluches de mon âge.

À mon époque, chère petite-fille, nous nous réservions corps et âme pour le mariage. Ne me demande surtout pas comment s'étaient peuplés nos orphelinats, je ne pourrais répondre. J'étais si pudibonde que je n'aurais jamais imaginé

qu'Ovila puisse me frôler la poitrine ou m'embrasser sur les lèvres. Nous n'étions pas très délurés, et le jour où il a ouvert toute grande la bouche sur la mienne pour me l'aspirer, j'ai étouffé parce que mon cœur a cessé de battre – quand même j'étais terriblement surprise –, mais aussi parce que j'ai eu beaucoup de mal à respirer.

Comme nos parents l'avaient été, nous étions des enfants qui, les dents permanentes à peine sorties, devaient assumer des responsabilités. Nous n'aurions jamais pensé que la vie puisse être autrement. Toute ma jeunesse, j'ai dû être l'ombre de ma mère. J'étais son aînée et il était entendu que je le sois tout le temps. Dès qu'elle avait un enfant, et laisse-moi te dire que c'était son lot, maman me le confiait. Je devenais son ange gardien qui veillait à ses relevailles. Je voudrais te dépeindre une de mes journées que je t'essoufflerais. Dans ma jeunesse, que dis-je, toute ma vie, sauf à Shawinigan, dans la maison de monsieur Trudel, et dans mon dernier logement de Saint-Stanislas, il n'y avait pas de robinet, mais une pompe. Je ne vais pas m'attarder à mon quotidien, tu l'as fait mieux que je ne saurais le faire. J'ai, par contre, l'impression que tu as voulu donner une espèce de poésie à des gestes quotidiens, difficiles et ennuyeux : bûcher, se déplacer à cheval, garder le poêle à bois allumé, faire l'impossible lavage en frottant sur la planche

à laver, et je ne les nommerai pas tous parce que c'est un chapelet d'*Ave* de platitudes et d'embûches quotidiennes. Je te donne un exemple auquel je gagerais tu n'as jamais pensé. Ta mère est la seule de mes filles que j'ai vue en pantalon et c'est bien parce qu'elle travaillait en Abitibi et que c'était une nécessité. Moi, je n'ai jamais porté de pantalon de ma vie. Je te laisse imaginer l'inconfort et les blessures qu'on s'infligeait uniquement à faire les foins. On rentrait à la maison les jambes en sang, et sans la bonne vieille Vaseline on aurait souffert le martyr. Henri se faisait un malin plaisir à me rappeler que le mot Vaseline venait de l'allemand *Wasser*, si mon souvenir est bon, qui voulait dire « eau », puis du mot grec qui veut dire « huile » – il le disait en grec, lui, mais moi j'ai oublié –, et finalement *-ine*, qui est comme la dernière syllabe d'un mot scientifique. Je vois que j'essaie de t'impressionner, mais je trouve mes explications maladroitement et un peu insignifiantes. Tout le temps des foins donc, parfois trois ou quatre jours, encore plus s'il pleuvait, on avait les jambes égratignées jusqu'aux cuisses, quand elles n'étaient pas carrément écorchées. Si par malheur on se grattait en dormant, nos jambes pouvaient s'infecter et nous faire la vie dure pendant des semaines.

Pour une fille de la ville de ton époque, faire les foins, c'est beau, mais pour une fille de la

campagne de mon époque, c'était un dur et douloureux labeur. Je n'ai pas l'intention de te parler des odeurs des hommes puis des femmes aussi. On cuisait tous sous le soleil, on suait comme des bœufs, mais on devait attendre au samedi pour se laver.

Tu sembles aussi penser que la saison des sucres était une belle saison agréable. C'était tout le contraire. Les hommes calaient dans la neige quand ils installaient les chalumeaux et les chaudières. Quand la neige fondait un peu trop, les chevaux pouvaient s'enfoncer vraiment profond, emportant le traîneau aussi. J'ai déjà vu monsieur Pronovost passer toute une journée, avec trois de ses gars, à les déprendre. Je peux te dire que ça prenait de la patience pour réussir à les sortir du pétrin et pour réussir également à ne pas commettre de sacrilège en laissant échapper un gros juron gras.

Tu vis à l'époque de l'image, chère petite-fille, et les images n'ont ni sueur, ni odeur, ni cris, ni pleurs. Telle n'était pas du tout la réalité. Quel privilège j'ai eu que mon père me donne une jument ! Je mentirais si je disais le contraire, mais c'était toute une responsabilité pour une fille de dix-sept ans. Je devais la nourrir, la brosser, la faire ferrer, payer pour le forgeron, payer pour un vétérinaire avec mon salaire épouvantable – je

gagnais un dollar quatre-vingt-dix par semaine, moi, quatre-vingts dollars par année, moins les neuf semaines d'été où je ne travaillais pas –, m'assurer qu'elle faisait assez d'exercice, surtout en hiver quand le froid me forçait à la mettre en pension chez les voisins, parfois les Pronovost, parfois d'autres. Il fallait que je la sorte, que je l'attelle, que je m'emmitoufle – quand il faisait froid à faire geler le poêle, je me mourais. Ça doit être bien beau, la photo d'une maîtresse d'école dans sa carriole, mais laisse-moi te dire qu'au premier coup de fouet j'avais plus qu'une heure de travail dans le corps et j'avais déjà les mains gelées à gercer.

J'ai trop de choses à te dire et je suis à même de voir que j'écris en vrac, par bribes, une pensée qui sautille d'un souvenir à l'autre. Ce que je veux te dire, chère petite-fille, est que j'ai trouvé beaucoup trop généreuse la vie que tu m'as inventée. L'aurait-elle été à moitié, que dis-je, au quart de ce que tu m'as fait faire ou dire, on en parlerait encore dans le canton.

J'ai eu une vie dessinée d'avance, prévisible, presque ennuyante, même si tout ce qui pouvait se dire de méchanceté ou se faire de mesquinerie a été dit et fait après le départ de ton grand-père. Il est vrai que tous ces lendemains de soirs où on me le ramenait ivre mort, sans conscience, ni regret,

ni remords ont fait jaser au point où le curé Grenier venait me voir pour me demander si j'avais besoin d'aide. Je marchais la tête haute, moi, mais en dessous du chapeau, je t'assure que j'aurais donné une fortune pour pouvoir plier l'échine et pleurer. Personne n'en parlait, mais dans le village il y avait les femmes qui n'allaient pas à la messe du dimanche parce que leurs maris leur avaient fait violence, par hasard le vendredi soir, ou par accident le samedi soir. Il y avait des hommes qui dormaient dans l'écurie parce que leurs femmes leur fermaient la porte au nez. As-tu déjà pensé à écrire sur le silence des femmes ? Si tu me dis que ça ne me regarde pas, tu as raison.

Les hommes du samedi soir, ceux qui rentraient de l'hôtel éméchés, le souvenir éteint, n'avaient pas de quoi allumer la fierté de leurs mères ou la passion de leurs femmes. Mon sentiment à moi est que les enfants étaient conçus les jours de semaine pluvieux en été ou de tempête en hiver. Je pense pas que ça se fricotait beaucoup les fins de semaine. Dans tous les cas, pas chez nous.

Je trouve que tu nous as décrits, Ovila et moi, comme si on pensait rien qu'à ça. Des espèces de bêtes : saute au lit, fais ton devoir et tais-toi sur ton plaisir, pars au chantier, reviens à la maison, fais ton devoir et tais-toi sur ton plaisir. On était tellement fatigués presque tout le temps, ma chère,

que c'était un miracle que nos hommes aient eu envie de prolonger les soirées. Je te dis pas qu'on y pensait jamais, je te dis pas qu'il nous arrivait pas de se donner un coup de peigne avant de se coucher, jamais je dirais ça, mais mon mal de ventre du mois m'accommodait. Mon mal de tête lorsque j'avais pris trop de soleil aux foins m'arrangeait aussi. L'haleine d'Ovila quand il avait trop bu et que sa virilité avait perdu de son évidente fierté ne me dérangeait pas trop. Par contre, j'étais blessée, fois après fois, quand il rentrait soûl comme un cochon. Les années m'ont alourdi la cuisse, et les nuits folles sont devenues folles pour d'autres raisons.

C'est beau, l'amour, ma chère enfant, rien de plus beau, mais quand ton amour est trop soûl pour se souvenir du nom de ceux qui l'ont ramené, pour se traîner jusque dans son lit, trop lourd et mou pour que moi je sois capable de l'aider à le faire, trop soûl pour viser le pot de chambre en se soulageant, trop parti pour avoir connaissance que le ramdam qu'il fait réveille toute la maisonnée, tu te demandes comment appeler ton sentiment. Tu trouves des mots que tu voudrais effacer de ton savoir, comme mépris, haine, colère, honte, humiliation, chagrin et crainte. Le matin, le midi, le soir et la nuit, le désespoir.

« Quelle ne fut pas ma surprise de me voir personnage dans un de vos livres, un peu comme Pinocchio était apparu dans un texte de Carlo Collodi ! Tout fictif que je sois, vous m'avez donné une vie, un souffle et un cœur, et c'est bien parce que vous m'avez créé que je m'octroie le droit de vous en remercier tout en vous maudissant. »

Henri Douville

TRENTE ANS. INCROYABLE. Il y a plus de trente ans, je travaillais à un livre qui s'est révélé exutoire, hobby et paratonnerre contre les aléas de la vie. Loisir à plein temps envers et contre tout, malgré la défaillance de ce corps qui m'avait pourtant si bien servi.

Je me suis donc demandé comment il m'était possible de remercier un livre. J'y ai pensé pendant près d'un an.

Encore une fois, ce sont mes personnages qui m'ont inspirée. Sans se concerter d'aucune façon, ils m'ont écrit, qui pour me dire son bonheur, qui pour me parler de sa mort trop hâtive, qui pour me vilipender.

Dix lettres inattendues, étonnantes. Émilie, Napoléon, Ovila, Blanche, Côte... Oh, le bonheur de les retrouver, autrement, différents et ailleurs.



Arlette Cousture a écrit le premier tome de sa série Les Filles de Caleb en 1985. Depuis, son œuvre a séduit des centaines de milliers de lecteurs de par le monde. Aujourd'hui, ce sont ses personnages qui lui écrivent.